

**Maria R. Turano et Paul Vandepitte (sous la direction de),  
*Pour une histoire de l'Afrique. Douze parcours*, Argo, Lecce,  
2003.**

Mon champ d'étude est celui de l'histoire du temps présent au Congo-Kinshasa et en Afrique centrale. L'observation des évolutions depuis les indépendances mais surtout dans la période la plus récente donne le sentiment d'un désordre, d'une confusion tels qu'il apparaît difficile d'inscrire ce temps présent dans une perspective historique, c'est-à-dire de le relier à son passé et de l'ouvrir sur un avenir. Comme l'écrit Achille Mbembe, «Ce qui distingue l'expérience africaine contemporaine des autres, c'est le fait que ce temps à l'état naissant est en train de surgir dans un contexte où l'horizon d'avenir est, aujourd'hui, apparemment fermé, alors même que l'horizon du passé s'est, apparemment, éloigné». L'Afrique d'aujourd'hui paraît relever de ce régime d'historicité que François Hartog a dénommé le «présentisme», d'un régime de temporalité qui efface le passé ou l'absorbe dans le présent et qui fait du futur un point d'interrogation.

Du fait de la situation de l'Afrique et de la manière dont elle est vécue et perçue, nombre d'observateurs du contemporain accordent, me semble-t-il, peu d'attention à la dimension historique. Dans mon domaine (qui, du fait de la crise dramatique de l'Afrique centrale, est relativement à d'autres secteurs des études africaines, fort fréquenté) les chercheurs - qui sont plus souvent d'ailleurs des sociologues, politologues, juristes, etc. que des historiens - ont tendance à réduire l'histoire du temps présent à une histoire «instantanée», à l'analyse de l'actualité ou du moins des événements des toutes dernières

années. Les demandes d'expertise adressées aux «africanistes» européens ou américains par les pouvoirs publics de leurs pays contribuent à expliquer cette tendance.

Dans le domaine des publications pour un large public, l'ouvrage récent fortement médiatisé du journaliste du *Monde*, Stephen Smith, me paraît constituer un exemple un peu extrême mais significatif de cette approche anhistorique que j'évoque. Smith, pour expliquer les désastres africains, met l'accent sur une explication de type culturel: pour lui, à la suite d' Axelle Kabou, à laquelle il se réfère, l' Afrique «se suicide» en s'enfermant dans une «singularité culturelle» (celle de la négritude, en entendant par là une idéologie exaltant «un passé réinventé et idéalisé») qui la conduit à refuser d'«entrer dans la modernité» (voir p. 230). Les Africains d'aujourd'hui seraient donc (même s'il faut tenir compte, reconnaît l' auteur, «du poids énorme des origines lointaines», p. 74) responsables de leur sort en ce sens qu'ils entretiendraient les maux du continent par une orientation culturelle qui serait fabriquée au moins autant qu'héritée: l'abandon à une forme d' «essentialisme pigmentaire» (p. 29). Aujourd'hui, écrit Smith, «plus de quarante ans après les indépendances, il n'y a plus d'excuses, plus de mythes étiologiques» (p. 13).

À l'encontre de ce type d'approche (mais sans nier toute pertinence à celle-ci), je suis de ceux qui continuent à penser que l'explication et la compréhension des évolutions africaines nécessitent avant tout l'appréhension de la longue durée de l'histoire. De là à mes yeux l'utilité scientifique et la salubrité sociale de l'entreprise qui a abouti à *Pour une histoire de l'Afrique. Douze parcours*. Elle contribue au nécessaire combat contre tout retour aux vieux clichés hégéliens, aux visions de l' Afrique comme continent hors de l'histoire ou du moins en

marge de l'histoire mondiale («globalisée»), un continent dont l'histoire propre ne serait à nouveau, après qu'ait été refermée la «parenthèse» de la modernité coloniale, que répétition et piétinement.

Mais l'histoire de l'Afrique reste sans doute la moins assurée et la plus controversée au sein de l'histoire mondiale. Pierre Kipre, dans la première de ses deux contributions à l'ouvrage, montre que les sources écrites, y compris les sources écrites africaines, concernant l'histoire ancienne de l'Afrique subsaharienne, sont moins inexistantes ou ténues qu'on ne le dit généralement. Et, dans la ligne ouverte par l'historien belgo-américain, Jan Vansina, il rappelle que l'historiographie reconnaît désormais que les sources orales peuvent être elles aussi précieuses et fiables tout en appelant l'historien à s'assurer la collaboration de disciplines voisines comme l'archéologie, l'anthropologie, la linguistique.

Il reste cependant que les archives de l'histoire africaine (ancienne et même moderne) sont moins riches (en partie parce que moins bien conservées et valorisées), moins diversifiées, souvent plus difficilement interprétables que celles concernant d'autres régions du monde.

D'autre part, et ceci n'est bien sûr pas sans liens avec ce problème de sources, l'histoire de l'Afrique demeure particulièrement investie par l'idéologie. Les éditeurs ont mis en exergue de l'ouvrage cet extrait d'un poème de Davidson Abioseh Nicol: «Tu n'es pas un pays, Afrique / Tu es une *idée* / Façonnée dans nos esprits, chacun le sien,/ Pour cacher nos peurs, chacun les siennes,/ Pour nourrir nos rêves, chacun les siens».

Une question comme celle de savoir si l'on peut soutenir, et avec quelle assurance (?), que l'Afrique est le «berceau de

l'humanité», question traitée dans l'ouvrage par Hadembes Yebetit, illustre bien cette sensibilité à des enjeux idéologiques. Il s'agit en principe seulement d'une question de fait (et d'un fait qui ne pourra vraisemblablement jamais être établi d'une manière définitive). La question du territoire d'origine des premiers hommes est en effet dépourvue de signification en qui concerne le «statut» au sein de l'humanité des populations qui habitent aujourd'hui ce territoire. Comme l'écrit A. Lainé dans un autre ouvrage: la référence à une région d'origine «n'autorise aucune population moderne habitant aujourd'hui ces mêmes territoires à se prévaloir d'un lien biologique ou historique plus privilégié avec ces populations ancestrales ». Mais H. Yebetit met en en-tête de sa contribution une citation d' A. Mazrui qui montre bien comment la question de l'«Ève africaine» se trouve piégée par le fait que les chercheurs africains peuvent se croire tenus d'en faire une arme contre les visions racistes dont le «continent noir» a été et à certains égards demeure victime: «La biologie du XIXème siècle, spécialement celle de Charles Darwin, écrit Mazrui, a longtemps affecté l'image de l'Afrique. Elle a aidé à la dégradation du statut de l'Afrique considérée comme originellement habitée par des espèces inférieures à l'humanité. Cependant, l'archéologie du XXème siècle est en train de rétablir la justice en démontrant que la première apparition de l'homme est localisée en Afrique » (c'est moi qui souligne).

Une des qualités de l'ouvrage *Pour une histoire de L'Afrique. Douze parcours* est qu'il met en lumière les grands débats et controverses qui caractérisent ce champ de la recherche historique. Certes, les auteurs généralement prennent position, et parfois d'une manière tranchée qui peut paraître contestable,

mais toujours ils explicitent les termes des débats et soulignent que ceux-ci, dans les milieux de l'africanisme, restent ouverts.

À la lecture de l'ouvrage, j'ai relevé comme principaux objets de débat, outre celui dont l'« Ève africaine » est l'emblème :

- la question jetée dans l'arène de l'historiographie par Cheikh Anta Diop des origines africaines, plutôt que méditerranéennes ou asiatiques, de la civilisation égyptienne (voir la contribution d' Aboubacry Moussa Lam);

- la question des fondements exogènes (c'est-à-dire ici arabo-musulmans) ou endogènes des grands États précoloniaux de l'Afrique occidentale (les empires du Soudan occidental: ceux du Ghana, du Mali et du Songhaï) (Omar Sougou et Ibrahima Tioub);

- la question de l'africanité du Maghreb (Tayeb Chentouf) ;

- la question des différences entre les traites arabes et européennes avec leur impact respectif sur les évolutions démographiques, ainsi que celle du degré et des formes de participation de sociétés ou d'élites africaines aux entreprises esclavagistes (ces questions sont abordées mais un peu brièvement dans les contributions de Maria. R. Turano et Paul Vandepitte).

Je m'arrêterai un peu plus longuement sur un dernier thème de débat auquel l'ouvrage, avec des contributions comme celles de Kipre, Cisse et Vandepitte, accorde une place importante, celui de la nature du phénomène historique que constitue la colonisation et de l'impact de celle-ci dans l'histoire générale de l'Afrique. Mais, avant d'aborder ce dernier point, il me faut souligner que l'angle de lecture que j'ai adopté, celui de l'apport de l'ouvrage aux controverses de l'historiographie, ne me permet pas de lui rendre pleinement justice. Ainsi, les analyses que consacre Maria R. Turano à l'Afrique atlantique moderne ou

aux diasporas africaines soulèvent moins de questions controversées, mais constituent de claires et utiles synthèses de dimensions importantes des trajectoires historiques africaines.

Kipre relève, dans l'historiographie récente, trois types d'approche du temps colonial. Il y a, note-t-il, une résurgence de la problématique qui s'est imposée vigoureusement dans la période des décolonisations, celle analysant le système colonial comme un pur système de domination et d'exploitation se légitimant par une idéologie raciste, mais il y a en même temps, avec le reflux des «tiers-mondismes» depuis, surtout la fin des années quatre-vingt, l'affirmation ou la réaffirmation de thèses conduisant à la «'déculpisation'» de l'Europe colonisatrice» par une certaine réhabilitation de l'entreprise coloniale. Et il y a enfin le développement d'une position «médiane» plus nouvelle, qui d'une part inscrit le temps colonial dans le temps long des relations entre l'Afrique et l'Europe en relativisant donc quelque peu sa spécificité, qui d'autre part analyse les rapports entre colonisateurs et colonisés comme des rapports sociaux et culturels certes marqués par l'inégalité mais qui n'en constituent pas moins des rapports de compétition, d'échange, de réciprocité entre des acteurs à part entière plutôt qu'entre des maîtres tout puissants et des sujets réduits à l'état de victimes. Kipre ne tranche pas entre ces approches. La lecture de l'ensemble de l'ouvrage montre à mon sens qu'il s'inscrit dans le courant d'analyse le plus critique, mais que plusieurs auteurs sont sensibles aux apports de la position que Kipre appelle «médiane» pour l'appréhension du phénomène de la colonisation dans toute sa profondeur historique et sa complexité.

En ce qui concerne enfin la question de l'impact de la colonisation, l'ouvrage encore une fois cerne bien les termes d'un débat fondamental: le débat entre ceux qui, comme Cheikh

Anta Diop ou J.-F. Ade Ajayi, ne voient dans la colonisation qu'un «épisode» de l'histoire africaine et ceux qui, tout au contraire, soulignent que ce moment historique somme toute bref est celui d'un profond bouleversement. Il me semble ici que les auteurs de l'ouvrage, soit qu'ils mettent l'accent sur la «catastrophe» (Vandepitte) constituée par la colonisation, soit qu'ils soulignent plutôt le fait que la colonisation fut la voie d'accès de l'Afrique à la modernité (Kipré), adoptent plutôt la seconde perspective. Provocateur, et donc tordant dans l'autre sens le bâton du discours socialement admis, le héros d'un roman de Tchicaya U Tam'si déclare en pleine séance du bureau politique du parti unique de son pays, propos qui signeront sa perte: «Je note qu'à ma connaissance, personne ne s'est posé la question de savoir si le colonialisme, dont nous faisons la source de tous nos maux, n'était pas, en fait, la première grande révolution des temps modernes de l'Afrique, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Que nos peuples d'Afrique l'aient voulue ou pas, que ces peuples aient été contraints ou pas, ça n'y change rien. Ils sont ce que cette révolution-là en a décidé...».

Propos provocateurs, excessifs mais significatifs: même le débat entre Africains sur le sens et l'impact de ce temps colonial qui est sans doute dans l'histoire du continent la période la mieux documentée et qui apparaît la plus facile à analyser, même ce débat n'est pas clos. [*Gauthier de Villers* (Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, Belgique). Nota: per ulteriori informazioni sul libro è possibile rivolgersi al seguente indirizzo: paul.vandepitte1@gmail.com]

